

Farid Tali

Prosopopée



Extrait de la publication

Prosopopée

DU MÊME AUTEUR

INCOMPARABLE, *en collaboration avec Renaud Camus,*
Éditions P.O.L

Farid Tali

Prosopopée

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2001
2-86744-797-6

AVIS AU LECTEUR

Mortel pense quel est dessous la couverture
D'un charnier mortuaire un cors mangé de vers,
Descharné, desnervé, où les os descouvers,
Depoulpez, desnouez, delaissent leur jointure :

Icy l'une des mains tombe de pourriture,
Les yeux d'autre costé destournez à l'envers
Se distillent en glaire, et les muscles divers
Servent aux vers goulus d'ordinaire pasture :

Le ventre deschiré cornant de puanteur
Infecte l'air voisin de mauvaise senteur,
Et le né my-rongé difforme le visage ;

Jean-Baptiste Chassignet (1594)

Il se peut qu'il pense aujourd'hui : « Le bourgeois est une femme. »

Il dit qu'il est mort quelques années avant l'écriture de ces pages.

Longtemps avant de croire aux esprits, je lisais dans les cartes. Elles étaient tellement intelligentes qu'elles allaient s'agencer d'elles-mêmes pour me dire mon destin, voilà ce que je pensais. Mais il s'agissait surtout d'y voir clair dans les sujets d'examen du brevet des collèges.

On m'annonça qu'il était à la mort. Les peaux noircies s'effondraient en peau morte, autour du marbre osseux en deuil de la chair. Les jambes si maigres étaient le comique même, un

dessin d'enfant. Les joues fuyaient vers l'intérieur, et le visage ainsi creusé c'était la tranche d'un livre, ou bien celle d'une carte, justement.

La tranche d'un livre, et par là-dessus un nez : voilà ce qui m'est resté de ces longues visites dans sa chambre d'hôpital, et le contraste exagéré entre l'obscurité de sa peau et la blancheur des draps. Deviner cette longue suite de membres sans logique : ça prenait corps on ne sait où, mais alors souffrant tellement que chaque partie semblait demander grâce.

Tout ça est fini, je me suis dit. Non pas que ça n'existe plus – au contraire : ça existe bel et bien quelque part et avec plus de réalité que n'importe quoi de ce qui prétend exister. Mais plutôt que la lente (d'abord lente, mais ensuite très rapide) déflagration avait cessé pour toujours.

Je n'arrivais pas à me faire à cette idée que le travail puisse s'être arrêté. Évidemment il était préférable pour les membres de ce corps que le démantèlement ait pris fin, ils allaient pouvoir se reposer maintenant qu'ils étaient parvenus à un état satisfaisant d'abolition. Mais c'était ne pas

compter avec l'immortalité de la mort. Même celui qui n'est plus, elle peut encore le détruire.

Il me semblait le voir mourir. J'étais là, sur ce grand canapé, ce matin du vingt-trois ou vingt-sept juin, je ne sais plus, sinon que cette date coïncide exactement avec les deux ou trois bombardements sur Bagdad (tous les ans je me répétais le nom de cette ville, ne sachant plus ce qui était le plus grave : mourir du sida à vingt-six ans, ou crever sous des bombes américaines à n'importe quel âge), je savais que ce n'était plus vivre, ce que ce corps faisait ; il pouvait commencer à pourrir, à passer à d'autres états, et s'occuper à devenir autre chose. Je me devais d'être là, d'être le témoin de cet autre état du corps, savoir ce qu'il disait et ce qu'il rappelait.

Il fallait diriger nos douleurs vers le point central de nos vies, la maison maternelle ; la violence des pleurs nous y appelait. Je m'étais accordé à ne plus pleurer, comme on me l'avait demandé. J'apprenais lentement les mythes : le père dont la tête ne pouvait rencontrer que les murs, de sa douleur faisant une sorte de résignation dont on ne sort que par la violence faite à soi-

même. Les frères abattus, par le silence ou la mort ; ils avoueraient ne plus savoir.

La mère, dans sa surprise, avait trouvé la distraction nécessaire à sa douleur, un dénouement : elle s'était éprise de sa voix, tant et si bien qu'elle la fit entendre une partie de la nuit dans une longue plainte sur ce déjà plus qu'était son enfant : toutes les parties du corps de son fils se trouvaient les unes après les autres nommées ; et avec elles des souvenirs, des images, de précises évocations. Je n'ai plus de fils, je ne toucherai plus ses cheveux, je n'ai plus de fils, ses yeux ne brilleront plus... Toujours autour de la douleur centrale qu'est la perte du fils s'ordonnent selon un trajet anatomique descendant tous les membres du corps jusqu'à le décharner complètement et le rendre aussi nu que la souffrance.

Je n'étais témoin de rien de tout cela, mais on m'aura instruit, le jour suivant, ou un autre jour, de tout. Ils auront comme voulu que je sache tout. Ma sœur, par exemple, aura dit le chant de la mère (c'était dans un parc qu'elle parlait, le sable des enfants, et les enfants eux-mêmes m'avaient débarrassé de l'idée de la mort, et de ma mort je

n'ai plus été conscient que de façon confuse, nettoyé que j'étais par ce sable et ses bruits).

Mon émerveillement, que ça avait pu être beau, que j'aurais voulu être là, mon élan spontané, quelque chose qui serait de l'ordre de la joie et de la beauté, ça l'aurait repoussé jusque dans l'horreur, et elle de me dire que j'étais sans cœur, que lorsque la mort advient plus rien ne peut être beau. Je l'avais cru, et j'en avais été meurtri, de mon plaisir égoïste des belles choses de ce monde, belles face à la mort. Le brusque changement, qu'elle avait voulu, qu'elle avait elle-même opéré, s'était installé de sorte que je ne trouverais beau ce chant qu'aujourd'hui seulement à l'écrire, à l'aimer. Ce qui m'avait ému, ce ne serait pas tant la beauté du chant, ni le soir l'accompagnant ni la longue déambulation, que la plainte de la mère, et ma tristesse de ne l'avoir pas entendue. Je me suis tu longtemps, même sans pleurer. Chaque fois qu'il me vient des envies de tristesse, je repense à ce chant qui disait l'absence du corps, et non pas le corps d'un bloc, mais l'absence de chaque partie.

Quarante jours se seraient passés entre la première et la dernière cérémonie. Je ne sais quoi

allait je ne sais où, cependant l'on sait quoi devenait ce que je vais dire.

La semaine qui suit rebondit, effrayée. Il y a ces jours fameux où je tourbillonne dans la pièce, comme dans un cirque le ferait un clown pour demander aux enfants autour de lui s'ils veulent admirer telle ou telle chute, ou alors telle tarte à la crème, je demande aux adultes s'il faut que j'aille voir le corps. Je dis que je dois voir ce corps, savoir au fond s'il est vraiment mort ; je pense, sans le dire, que ce n'est pas tant pour m'assurer de son état que pour constater sa chute dans la pourriture. J'y vais avec cette dernière idée. Nul ne lit, je le crois, sur mon visage la froide curiosité ; avec un peu de chance, me disais-je, le processus s'accélé-rera et je pourrai voir jusqu'à la décomposition des membres.

Le corps était posé tout du long, sur une table très longue, mais il la cachait de sorte qu'il, son corps, semblait en lévitation, et sa chute me semblait contredite par ce miracle, cette illusion. Je n'ai d'abord vu du corps que son effet sur les autres. C'est-à-dire que mon père pleurait, que ma sœur s'était évanouie et que ma tante l'aspergeait

d'eau bénite de La Mecque jusqu'à ce que le médecin, ou une autre personne de l'hôpital, de la morgue, enfin quelqu'un en blouse blanche, l'interrompe. Il dit, l'air de tout savoir : Non, pas de parfum, ça va creuser... et s'interrompt alors qu'il me semblait que ce début de phrase était les prémices de ce que j'étais venu chercher. Mais ma tante le regarda longtemps sans broncher pour dire avant de recommencer son geste religieux : mais ce n'est pas du parfum, c'est de l'eau sacrée, avec un signe de dédain qui semblait dire que ce n'était désormais pas le parfum qui allait creuser la peau du corps mais ses dents à elle qui allaient mordre la blouse. Et c'était pour ça que j'étais là, pour cette violence qui se réfléchissait si bien que je ne savais plus qui allait mordre l'autre et surtout de quel côté il fallait regarder pour voir la peau se déchirer, si tant est qu'elle puisse se déchirer, parce que ça aussi je pouvais me le dire, que je n'avais pas cessé de délirer depuis le début, que le corps allait rester tel quel et qu'il n'y aurait nulle part ni de chute dans la poussière ni de fracas pareil à l'écroulement de vieux immeubles que l'on vient de dynamiter.

Plus tard, je regardais les corps vivants ; je ne voyais que peau et muscles, ne sachant plus ce qu'était la matière ni même ce que pouvait contenir la matière. Le rêve se fit volontairement ; je l'aurais moi-même convoqué : le repas comme la tsadaka était organisé mais ce qui était étrange c'est le contexte dans lequel se tenait le repas : ce n'était ni la campagne ni la ville, ni une maison ni un jardin. On attendait à table, je ne sais plus qui était assis, mais tous l'étaient et au moment de voir arriver la viande qui nous aurait donné à tous des forces, ce fut la tête de mon frère qui arriva sur un plateau, une tête chaudement cuite.

Depuis, le goût habituel de la viande a déserté ; elle n'a plus eu la saveur qu'elle avait pour moi. A la manger, je dégustais le sens proprement humain de son corps. Là, dans chaque morceau de chair, se tenait un arrière-goût de viande ; la viande n'a jamais été aussi infectée depuis sa contamination par l'humain.

C'est le crâne à la fin du corps, c'est ce qui meurt le dernier. Les os d'abord durs, comme il se doit, se sont trouvés sans ce liquide qui, du cerveau au bas du dos, traverse tous les étages du corps. C'est contre les chocs que ce liquide protégeait, le cerveau y baignant, non contre la mort. Elle l'a bu. Les os s'écaillent. Tombent en la gorge. C'est lui, toujours, le crâne, qui retient les yeux, resserrant les os avant le grand fracas, avant que de dessiner deux trous parfaits, ronds. Le crâne veut voir et penser sa fin, voir ce que devient la fin des corps : les lèvres se gonflent ; le sang quittant la bouche donne une dernière couleur plus vive que la vie. Quand elles auront tari leur carmin, elles iront s'effondrant cacher leur blanche absence. Le menton se

redresse, se déchire, découvre une peau nouvelle comme blanchie à la chaux. Il vient en tas s'abattre sur des dents pourries par la drogue. Elles reçurent trois opiacés, cette peau coagulée sera le linceul dernier de ces dents affamées d'Histoire. Le nez s'éclipse comme le sable sur la dune, roulent des grains vieillis découvrant la roche vierge d'où le temps les avait extraits. On dirait que ce nez est plus parfait que le précédent. Il sombrera lui aussi.

Son visage de vivant, ou tout prêt de ne l'être plus, est anormalement brun. C'est d'emblée une pure construction que ce visage. Le nez, les yeux, la bouche ont été posés ensemble. C'est ensemble qu'ils s'écroulent vers le centre. Un point noir sur le nez, quelque chose comme un grain de beauté très foncé. Les joues ont été présentes, voisines de pommettes très symétriques, très hautes. Elles connaissent l'invasion des poils, barbares survivants d'hormones travailleuses. Tout deviendra noir, puis ne deviendra plus. Les joues et le front recevront le pelage. Jusque sur la glabelle l'occupation ira violente avant que de suivre finalement les racines exilées.

« J'apprenais lentement les mythes » : c'était dans un moment très court. Je n'ai rien vu. On me l'a appris. De l'agonie douce, presque chancelante, le corps de mon frère s'est retrouvé une vigueur nouvelle à l'approche de la mort. C'est vite, très vite, que le ton et la couleur ont changé. Il tournait la tête tantôt à droite, tantôt à gauche, sans aucune ambition, juste pour imposer un rythme à l'attente. Parfois il souriait, mais ça retombait comme si le muscle en charge du sourire décidait seul. On croyait un combat entre mon frère et ses lèvres, m'a-t-on dit. Cette lutte dérisoire donnait à la physionomie une sorte d'allégresse, mais très peu de temps, il est vrai.

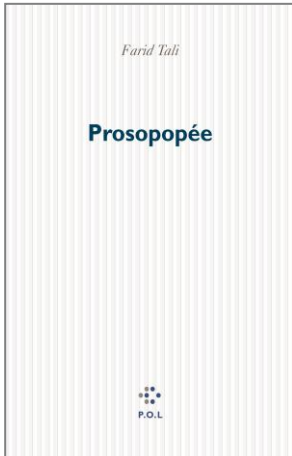
Mon frère tourna la tête, le crâne devrait-on dire à ce stade ultime de la vie, vers ma mère et lui tendit ce qui lui restait de joue non pas tant pour se laisser embrasser que pour lui dire qu'elle devait sur-le-champ partir. Il n'y avait pas de place, pas assez en tout cas, pour celle qui lui avait donné la vie quand celle qui donnait la mort arrivait. Ma mère se tenait debout, douloureuse. Elle comprenait. Elle ne contestait pas.

Dans le couloir, ses pas se faisaient rapide. Elle savait qu'elle ne devait pas se retourner, qu'il était déjà arrivé à quelque autre femme de le faire, et qu'elle en avait souffert. Il convenait de laisser derrière soi toutes ces choses périr.

Dans la chambre, les yeux de mon frère tournaient très vite comme pour saisir une vue gigantesque. Il devait échouer souvent, ses yeux le disaient, ses paupières aussi, m'a-t-on rapporté. C'était terrible à voir, cette bataille perdue d'avance. Essayer, dans l'usage frénétique de ses yeux, de faire que la vie cesse d'avancer vers le précipice. C'était grande gêne de regarder tel spectacle, et de savoir, et de ne pouvoir rien faire, avant que l'agonie fût consommée. Bientôt, il abandonnait la volonté de

Achévé d'imprimer en décembre 2000
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1718
N° d'imprimeur : 003247
Dépôt légal : janvier 2001

Imprimé en France



Farid Tali
Prosopopée

Cette édition électronique du livre
Prosopopée de FARID TALI
a été réalisée le 1 septembre 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en décembre 2000
par Normandie Roto Impression s.a.
(ISBN : 9782867447976 - Numéro d'édition : 442).
Code Sodis : N46611 - ISBN : 9782818011430
Numéro d'édition : 230967.